

L'HEURE D'ÉTÉ PRÉSENTE



MUNICIPALE

UN FILM DE THOMAS PAULOT
CO-ÉCRIT AVEC MILAN ALFONSI ET FERDINAND FLAME

MONTAGE : RÉMI LANGLADE - MONTAGE : THOMAS PAULOT - SON : JULIETTE MATHY - COULEUR : AURÉLIE TOULON - MONTAGE : XAVIER THEULIN - MONTAGE SON : CLAUDE CAHU ET ANTOINE BERTUCCI - UN FILM PRODUIT PAR : NIKOL CHAPUIS - THIBAUT DE GANTÈS ET LUCAS LE POSTEC
UNE PRODUCTION L'HEURE D'ÉTÉ - EN ASSOCIATION AVEC : GROUPE, ATELIER POST-PRODUCTION, INDEFILMS 8 - AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST - DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE ET D'IMAGE/MOUVEMENT DU CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES - DISTRIBUTION FRANCE : REZO FILMS



LAURENT PAPOT

L'HEURE D'ÉTÉ
présente



MUNICIPALE

UN FILM DE **THOMAS PAULOT**

**AVEC LAURENT PAPOT
FERDINAND FLAME
ET MILAN ALFONSI**

France – 2021 – Formats 1.78 / 5.1 – Durée : 1h49

LE 26 JANVIER 2022

**DISTRIBUTION
REZO FILMS**

11, rue des Petites Écuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10

**PRESSE
RACHEL BOUILLON**

6, rue de la Victoire - 75009 Paris
rachel@rb-presse.fr
Tél. : 06 74 14 11 84

SYNOPSIS

La petite ville de Revin, dans les Ardennes, se prépare à élire son maire quand un individu inconnu de tous se porte candidat. Cet intrus n'est autre qu'un comédien, qui va entraîner toute la ville dans une fiction politique.



ENTRETIEN AVEC LES AUTEURS THOMAS PAULOT, FERDINAND FLAME ET MILAN ALFONSI

VOUS AVEZ TOUS LES TROIS DES PARCOURS ASSEZ DIFFÉRENTS. COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RENCONTRÉS ET D'OÙ EST VENUE L'IDÉE DE MUNICIPALE ?

THOMAS PAULOT : Ça remonte à loin, on se connaît depuis le lycée en fait. On a suivi des formations différentes, mais on est toujours restés proches, et on a travaillé ensemble sur plusieurs projets au fil du temps. Ferdinand et Milan ont collaboré sur deux pièces de théâtre, respectivement en tant que metteur en scène et dramaturge ; quant à moi j'ai fait mon film de diplôme avec Milan, qui y jouait un rôle, et j'ai travaillé avec Ferdinand sur des films à vocation pédagogique en compagnie de mineurs pluri-exclus. Pour MUNICIPALE, l'idée a germé autour des élections présidentielles de 2017. J'avais déjà en tête ce dispositif de projeter un comédien dans une élection réelle.

FERDINAND FLAME : Le début de l'écriture correspond aussi au moment où l'on rencontre toute une littérature liée au municipalisme libertaire, à l'autogestion et à la crise du système représentatif. On a été nourri par les thèses de David Van Reybrouck, dont son essai CONTRE LES ÉLECTIONS, ou par celles de Murray Bookchin, et ça nous a donné l'envie de ne pas écrire un documentaire classique, mais plutôt de se projeter, d'expérimenter des idées qui nous intéressaient dans le cadre d'une élection.

MILAN ALFONSI : Un autre texte important pour nous, c'était TAZ (« Zone autonome Temporaire ») de l'activiste américain Hakim Bey. Il y développe un concept qui circulait beaucoup dans les milieux militants des années 90, et qui disait en substance : il n'y a plus de révolution globale possible, mais des petites zones fragmentaires dans lesquelles on pourrait suspendre l'État et ses prérogatives durant un temps donné, et ce serait la seule manière de s'opposer au mode d'organisation du pouvoir de la fin du 20ème siècle. Le concept nous a beaucoup accompagnés au début sur MUNICIPALE ; on voulait, à notre petite échelle, trouver les moyens de mettre en place ce genre d'expérience politique en introduisant un élément de fiction dans une vraie campagne.

THOMAS PAULOT : C'étaient nos intentions de départ, et ensuite il y a eu la réalité. On a rencontré une ville avec son histoire politique, son passé, ses codes, et on s'est vite aperçus que nos idées ne correspondaient pas forcément à la réalité du terrain. On a été plus modestes, on s'est défaits du langage théorique, de toutes nos convictions de Parisiens, et le film raconte aussi cette trajectoire-là.

POURQUOI AVOIR FAIT LE CHOIX DE REVIN ET DES ARDENNES ?

TP : On a commencé à écrire en s'inspirant du village de mon grand-père dans les Ardennes, mais c'était à une trop petite échelle. Il nous fallait une ville avec plus d'espaces de sociabilités, de vie commune, alors on est parti en quête du lieu idéal. On a fait un « casting de ville », un repérage assez long, et progressivement on a été dirigés vers la vallée de l'industrie sidérurgique, et la ville de Revin.

FF : La ville avait déjà une histoire politique riche, c'était l'emblème des délocalisations industrielles ; mais elle offrait aussi un cadre idéal pour notre expérience : elle avait ses quartiers bien dessinés, ses points de centralités, ses lieux de rencontres, tout ce qui permet et organise la vie en communauté.

MA : Ce qui a présidé au choix de Revin, c'est aussi notre rencontre avec Karim, l'un des personnages les plus importants du film, que l'on a découvert via le directeur de la fédération des centres sociaux ardennais (*Karim est le membre de la bande du Terminus, qui s'était lui-même présenté aux élections municipales de 2014, ndlr*). Il était au départ assez méfiant, il nous disait : « les gars vous êtes fous, il y a cinq listes qui se présentent, ça va créer un bordel monstre votre truc » ; mais il a assez vite compris ce que le film pouvait générer à Revin et il a accepté de nous aider, en nous introduisant notamment auprès des centres sociaux. Nous avions aussi conscience qu'il fallait s'installer durablement dans la ville, en amont du tournage. Revin a beaucoup pâti de la représentation médiatique, de l'image de la ville des délocalisations, de territoire sacrifié, et les habitants en ont hérité une certaine rancœur vis-à-vis des médias. Il fallait qu'on désamorce ça en se faisant accepter par la ville, en instaurant une relation de confiance avec ses habitants, donc on est allé sur place à raison d'une semaine par mois d'août 2019 jusqu'au premier tour des élections ; on a monté des ateliers pour rencontrer les gens, on a écumé les bars, les lieux de vie. Peu à peu, on réussissait à pénétrer la ville et à créer les conditions d'un tournage très particulier sur lequel, forcément, il fallait que les gens aient une totale confiance dans la caméra.

LE GRAND PARI FORMEL ET NARRATIF DU FILM, C'EST ÉVIDEMMENT CE JEU ENTRE FICTION ET DOCUMENTAIRE, ET RAREMENT LA FRONTIÈRE ENTRE LES DEUX N'AURA ÉTÉ AUSSI POREUSE, INVISIBLE. POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE L'OBJET SCÉNARIO ? COMMENT S'EST ÉCRIT LE FILM ?

TP : Si tu lis le scénario aujourd'hui, tu retrouveras très peu de choses du film. C'était un scénario documentaire-type, avec des scènes beaucoup plus écrites, et des vrais enjeux de fiction impliquant des Revinois. Toutes nos velléités de fiction ont été contrariées à l'approche du tournage : là on s'est dit qu'on préférerait être dans le direct de la campagne, sans s'encombrer du plan de travail et du texte.

MA : Il y a eu cet objet scénario bizarre, fabriqué pour les financements, sans repérage et au fond assez inopérant ; et puis une deuxième modalité d'écriture qui est survenue assez vite, au moment de la deuxième réunion publique conservée dans le film. À cet instant, Laurent demande à ses colistiers si notre liste doit rester fictive ou devenir réelle. Là on est enfin sorti de l'écriture et on s'est rappelé que ce qu'on voulait faire c'était autre chose, c'était suivre les effets d'une fiction dans la dynamique d'une ville. Mais on n'a jamais totalement abandonné le texte : on le gardait comme trame générale, on y revenait certains soirs après le tournage, en le réécrivant, dans un processus très évolutif et parfois harassant.

FF : Le scénario était surtout un document important pour Laurent Papot, ça lui servait de note d'intention de jeu pendant le tournage. Il y avait écrit toutes les grandes stations de son personnage : au début, il savait qu'il devait camper un type un peu creux, puis se prendre au jeu de la campagne, et virer à la mégalomanie. Il avait ces repères, qu'il a bien sûr dynamités lui-même à plein d'endroits. C'était aussi le postulat de départ : une élection, en France, est un scénario extrêmement bien structuré. Tout le monde en connaît le fonctionnement, tout le monde est conscient des enjeux, et ça nous a offert une grande liberté : nous avions au moins ce langage-là en commun avec les Revinois que nous avons rencontrés, et dont certains sont devenus par la suite des protagonistes centraux du film.



TP : On a repris le contrôle du scénario quand la campagne a été interrompue par le confinement, ce qui nous a permis de dérusher. À notre retour pour le second tour, on avait atteint un tel degré de confiance auprès des Revinois qu'on se sentait autorisés à réinjecter un peu plus de fiction, ou en tout cas à provoquer davantage de situations. Et les Revinois eux-mêmes se prenaient totalement au jeu.

EST-CE QU'IL Y A DES GRANDES FIGURES DU DOCUMENTAIRE OU DU CINÉMA DE FICTION QUI VOUS ONT GUIDÉS DANS CETTE DÉMARCHE ?

TP : ROUTE ONE USA de Robert Kramer a été plus qu'une référence pour ce film, il a été l'un des points de départ de MUNICIPALE. Il nous a inspirés à la fois dans le dispositif - mettre ce personnage fictif du Docteur dans un contexte documentaire - ainsi que sur sa volonté d'interroger un territoire. Cependant, les deux films sont diamétralement opposés : Kramer trace une ligne droite dans les États-Unis, alors que nous avons zigzagué et tourné en rond dans un tout petit territoire. Il y a aussi PATER de Cavalier qui nous a passionnés, surtout sur la question de la figure de l'acteur, sur sa transformation et sur l'idée de la sincérité.

ON RENTRE DANS LE FILM PAR LES PAYSAGES DE REVIN, QUE TU SAISIS AVEC UN SOIN TRÈS PARTICULIER THOMAS. EST-CE QUE C'ÉTAIT IMPORTANT POUR TOI DE FILMER D'ABORD UN TERRITOIRE, UN LIEU ?

TP : Le choix de Revin est en grande partie lié à sa topographie. Dès que nous sommes arrivés, lors des repérages, la Meuse qui serpente ainsi que les collines et la forêt ardennaise nous ont tout de suite attirés. Ici, chaque rue se finit dans la forêt, cela a un effet direct sur le cadre. Le fait que Revin soit si encaissé en fait un monde qui vit sur lui-même, un lieu un peu insulaire en quelques sorte. La présence de la Meuse avec ses deux boucles qui traversent la ville amplifie cette impression circulaire et labyrinthique. La géographie de la ville a des effets sur sa vie sociale, son urbanisme, et elle a aussi beaucoup conditionné la mise en scène.

CE QUI MARQUE DANS LE FILM, C'EST LA TRANSPARENCE DE SON DISPOSITIF. UN COMÉDIEN ARRIVE DANS UNE VILLE, DIT AUX HABITANTS QU'IL EST LÀ POUR LES BESOINS D'UN TOURNAGE, ASSUME DE PARTIR APRÈS ET DE NE PAS AVOIR DE PROGRAMME, DE TOUT PARIER SUR L'AUTO-GESTION. TOUT EST DIT D'EMBLÉE, SANS TRICHER. ÉTAIT-CE IMPORTANT POUR VOUS QUE LAURENT PAPOT NOUE CE PACTE AVEC LES REVINOIS ET LES SPECTATEURS ?

MA : C'était essentiel, d'abord d'un point de vue éthique. On ne voulait pas prendre les gens au piège façon BORAT, les rendre passifs dans un récit qu'on aurait écrit et dont ils auraient été les jouets objectifiés. L'enjeu politique du film est là : il fallait être transparent sur les règles du jeu, pour que les gens s'en emparent, et que ça permette de libérer une autre parole, différente, plus horizontale.

TP : On a ressenti un vertige au moment où les envies politiques de certains Revinois dépassaient les nôtres. Lors de la première réunion publique de Laurent Papot, on s'est aperçus que des doléances s'exprimaient clairement, que des gens se saisissaient du projet. Karim nous disait : *« ok, c'est de la fiction, mais est-ce qu'on ne pourrait pas s'en emparer nous-mêmes pour concrétiser quelque chose ? »*

VOUS AVEZ CRU À CETTE POSSIBILITÉ ?

TP : Oui, et on pense que c'est toujours opérant. Le film dit que le temps de l'élection n'est pas le bon, mais que des choses se passent au dehors, à la marge, dans d'autres lieux, que la politique peut advenir ailleurs. Certes, l'expérience Revin n'a pas marché, mais elle a montré que d'autres biais sont possibles.

MA : Un moment, on s'est même dit que ce petit dispositif politique que l'on avait proposé aux Revinois pourrait être répliqué, comme un mode opératoire qu'on aurait laissé en « open source » pour que n'importe qui puisse s'en emparer à n'importe quelle échéance électorale. Une sorte de manuel de détournement d'une élection, qui aurait pu libérer pas mal de nouvelles énergies politiques, d'autres agendas et temporalités. Faire à notre échelle, modestement encore, un genre de manifeste.

LE GRAND SUJET DU FILM, C'EST ÉVIDEMMENT LA QUESTION DE LA REPRÉSENTATIVITÉ POLITIQUE. LAURENT PAPOT INTERVIENT DANS UNE ÉLECTION OÙ IL Y A UNE FORTE OFFRE POLITIQUE, AVEC DES INCARNATIONS PUISSANTES, BIEN IDENTIFIÉES. ET IL ÉCHOUÉ, AU STADE DE LA CONSTITUTION DES LISTES. QU'EST-CE QUE VOUS A APPRIS CET ÉCHEC SUR LE SYSTÈME ÉLECTORAL FRANÇAIS ET LE MYTHE DE L'HOMME PROVIDENTIEL ? IL EST INSUBMERSIBLE ?

TP : Ça nous a appris, ou au moins confirmé, que le système électoral français est définitivement un simulacre de démocratie. Ceci dit, l'expérience Revin, qui se déroulait à peu près au même moment que les Gilets Jaunes, nous a aussi montré que l'idée de participation citoyenne progresse dans le pays. Même dans les listes classiques en cours à Revin, les candidats issus des vieilles formations politiques utilisaient ce concept de participation citoyenne, certes, parfois de manière opportuniste. Il y a une envie de démocratie plus radicale qui circule chez les gens, et qui a ses effets aux élections.

MA : On a expérimenté aussi la grande difficulté de mettre en place un projet inédit : créer une liste, trouver des colistiers, etc. Même si les gens pouvaient être sensibles à l'idée d'auto-gestion que promouvait Laurent Papot, on a bien vu qu'ils n'étaient pas encore prêts à franchir le pas. C'est un constat assez douloureux, mais on a rencontré une très forte inertie dans la société revinoise, qui tient à une forme de désillusion. Certains partent défaits, ils ne croient plus en leur capacité à agir politiquement. On est arrivé tambour battant, en se disant que notre liste allait trouver un écho, coaguler certaines énergies, et on s'est heurté à cette forme rampante d'inertie.

LE PRINCIPE DE PARTICIPATION CITOYENNE REVENDIQUÉE PAR LA LISTE DE LAURENT PAPOT REJOINT EN PLUSIEURS POINTS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DES GILETS JAUNES, QUI AVAIENT JUSTEMENT UNE LISTE À REVIN. NE CRAIGNEZ-VOUS PAS, AU MOMENT DU TOURNAGE ET DE L'ÉLECTION, UNE COLLUSION DES DEUX LISTES ?

TP : Cette question s'est surtout posée à l'écriture. Un an avant le tournage, le mouvement apparaît en France, avec toute son ampleur, ses promesses. On s'est posé la question de l'intérêt de notre film. On n'avait évidemment pas envie de venir piquer des voix aux Gilets Jaunes, dont la démarche pouvait ressembler à la nôtre, en beaucoup plus légitime. Mais le temps a passé, le mouvement des Gilets Jaunes s'est essoufflé, et on avait suffisamment précisé notre projet pour assumer cette liste.

FF : Paradoxalement, c'est la liste des Gilets Jaunes qui nous a le mieux accueillis à Revin. Les Gilets Jaunes ont eu une ouverture totale. C'est lié à l'identité profonde de ce mouvement politique unique : ils accueillent tout le monde et des gens de tous bords politiques comme on peut le voir dans la scène du rond-point.



MILAN, TU PARLAIS TOUT À L'HEURE D'INERTIE POLITIQUE, MAIS POURTANT IL Y A QUELQUE CHOSE DE TRÈS VIVANT DANS LE FILM. UNE MANIÈRE QU'ONT LES GENS QUE VOUS RENCONTREZ DE S'EMPARER DE LA POLITIQUE, DE FAIRE CAMPAGNE, DE CROIRE AUX VERTUS DU DÉBAT. ET LE PLUS BEAU, C'EST QUE CETTE PASSION POLITIQUE VIENT DE POPULATIONS QUE L'ON DIT SOUVENT ABSTENTIONNISTES, ET DONT ON NE PARLE QU'EN DES TERMES PÉJORATIFS.

MA : Oui, on a découvert une ville sous la ville. Il y a des réseaux d'amitié et de solidarité très puissants entre les gens, ça constitue une petite société indépendante qui est bien plus solide que la communauté politique officielle. C'est un truc qui nous a vraiment marqués. Là, on se disait que quelque chose était possible. Et cette force-là, elle vient en effet de populations que l'on ne voit jamais s'exprimer politiquement car elles fuient les formes d'expression politique comme le vote.

FF : Le problème, c'est qu'il n'y a pas d'autres formes d'expression politique pour ces populations-là, ou alors des formes qui restent marginales ou qui sont discréditées ou décrédibilisées tout de suite. Elles n'ont pas de moyens d'agir, parce qu'aujourd'hui le système électoral classique vampirise tout.

MA : Les abstentionnistes ne croient plus au récit républicain, ni au récit syndical d'ailleurs, ce sont des modèles obsolètes pour eux. Il leur manque quelque chose pour s'exprimer, et c'est que l'on a modestement tenté d'imaginer avec MUNICIPALE : un petit dispositif dont ils pouvaient s'emparer.

TP : Ça s'est particulièrement opéré autour de notre local, qui est je crois la grande réussite de notre expérience. Le lieu a permis de réunir des gens d'horizons très différents, la bande du Terminus, des anciens du PS, des syndicalistes à la retraite, des jeunes, l'adjoint au Maire. C'était comme une sorte d'auberge espagnole et d'endroit de doléances, les gens venaient prendre un café, dire bonjour, discuter, comme une sorte de lieu social au sens plein du terme. Il y avait ici un peu de l'esprit « TAZ ».

DANS LE DERNIER QUART DU FILM, APRÈS LES ÉLECTIONS, ON VOIT LAURENT PAPOT RENDRE DES SERVICES À PLUSIEURS PERSONNAGES : IL VA FAIRE DE LA RETAPE DANS L'APPARTEMENT DE JENNIFER, CUEILLIR DES CERISES POUR LA BANDE DU TERMINUS. ÉTAIT-CE POUR VOUS UN MOYEN DE DIRE QUE LA VRAIE POLITIQUE SE JOUE LÀ ?

MA : Après le premier confinement, une fois les images dérushées, on s'est dit: il faut sortir de la politique. S'extraire de ce narratif-là, qui est de toute façon vicié. Les élections sont une machine à fabriquer de la désillusion, du dépit. Il y a une effervescence au moment de la campagne, et puis après plus personne n'en parle. Donc on voulait sortir du temps de l'élection pour entrer dans le temps de la communauté.

TP : J'interprète différemment la fin du film. Pour moi, c'est plutôt Laurent Papot qui finit lui-même par éprouver ce dépit-là. Il cède lui aussi au renoncement. Notre projet d'origine a foiré, et Laurent le voit. Mais son espoir va ailleurs : il croit dans un changement possible de la représentativité, avec la perspective d'une campagne électorale de Karim en 2026. Il croit à ce renouvellement symbolique.



LAURENT PAPOT, JUSTEMENT. EST-CE QUE VOUS POUVEZ NOUS PARLER DE VOTRE RENCONTRE AVEC L'ACTEUR ?

FF : On a fait un casting en réalité, au cours duquel on a rencontré plein d'acteurs. On emmenait les gens à Malakoff et on leur demandait d'aller présenter leur candidature aux élections municipales dans un bar, de commencer à se chercher des colistiers. Laurent est arrivé un peu à l'arrache au rendez-vous, a posteriori je pense qu'il n'avait même pas lu le dossier de présentation du film qu'on lui avait soumis. Mais il y a tout de suite eu une sorte d'évidence. Il a commencé à tchatcher les gens avec une aisance et une conviction démentes. Il avait une énergie unique, une bizarrerie aussi. Il assume sa maladresse, mais il est très libéré et très libérateur pour les gens qui le croisent. Il rejoignait sans en avoir conscience des références qu'on l'on s'était données entre nous : Don Quichotte, la figure de l'idiot ou encore le sous commandant Marcos. Laurent, c'est une sorte de mélange des trois. Ce qu'il a fait sur le tournage est assez dingue au fond, c'était très exigeant pour lui. Il était là en premier bouclier sur tout le projet, il venait à Revin dès qu'il pouvait. Je crois que le tournage l'a transformé politiquement bien sûr, mais aussi en tant qu'acteur.

ON SENT QUE LA MISE EN SCÈNE EST PARFOIS UN PEU DÉBORDÉE PAR LAURENT PAPOT, QU'IL ÉCHAPPE UN PEU À VOS INTENTIONS DE DÉPART, OU À VOS INDICATIONS. EST-CE QUE VOUS AVEZ SENTI À CERTAINS MOMENTS QU'IL PRENAIT LUI-MÊME EN CHARGE LE RÉCIT ?

TP : Laurent a très vite compris le projet du film, et notre envie était qu'il s'en empare pour qu'à son tour il puisse permettre aux Revinois de s'en emparer. En ce sens, il nous a échappé dès le début et c'était ce que nous souhaitions. Il ne s'agit pas d'une interprétation classique d'un rôle écrit au préalable ; MUNICIPALE, c'est aussi un film sur Laurent Papot. Laurent nous a offert un nombre de scènes incroyables, il aime jouer avec les gens et les gens aiment jouer avec lui. À part peut-être une séquence, aucune n'était dialoguée au préalable. En revanche, nous cherchions des situations et des intentions dès que nous filmions, et Laurent connaissait la trame du récit étant donné qu'il la vivait directement.

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	Thomas Paulot
Écrit par	Thomas Paulot Milan Alfonsi Ferdinand Flame
Montage	Rémi Langlade
Image	Thomas Paulot
Son	Juliette Mathy
Étalonnage	Aurore Toulon
Mixage	Xavier Thieulin
Montage son	Claire Cahu
Produit par	Ninon Chapuis Thibault de Gantès Lucas Le Postec
Une production	L'Heure d'été
En association avec	GROUPE L'Atelier Post-Production Indéfilms 9
Avec le soutien de	La Région Grand-Est La Région Île-de-France Image/mouvement du Centre national des arts plastiques
Distribution France	REZO FILMS